

A l'école des maîtres d'art

Dans le secret de leurs ateliers, ils transmettent jour après jour leur précieux savoir-faire aux jeunes générations. A l'occasion du 18^e Salon international du patrimoine culturel, qui ouvrira ses portes au Carrousel du Louvre le 8 novembre, « Le Figaro Magazine » est allé à la rencontre de quatre maîtres d'art français et de leurs élèves.

PAR GHISLAIN DE MONTALEMBERT



Sylvie Deschamps et Marlène Rouhaud Brodeuses aux doigts d'or

Notre confrère Jean-Marie Rouart l'ignore sans doute : c'est Sylvie Deschamps qui, à la demande de la maison Lanvin, a brodé au fil d'or son costume d'académicien. Mille heures de travail ; le même point, reproduit à l'infini. De la patience et un savoir-faire sans faille pour dompter la cannetille. C'est à Lyon que Sylvie Deschamps a tout appris,

après de Lucie Teston, « *petite dame sourde et muette* » qui n'ignorait rien des « *points oubliés* », utilisés jadis dans la confection des ornements sacerdotaux. Au fil du temps, la broderie au fil d'or est devenue la passion de Sylvie Deschamps, dont le talent a été consacré en 2010 par la remise du prestigieux titre de maître d'art. Le Bégonia d'Or, son atelier de Rochefort, berceau historique de la broderie, est le tout dernier, en France, à perpétuer cette tradition qu'elle a su faire évoluer à sa manière.

Dernièrement, c'est une robe brodée d'or et de cristal qu'elle confectionnait pour Valentino. Avant, c'était une tapisserie de 2,50 x 3,50 m réalisée à la demande du décorateur suisse Philippe Cramer pour le musée d'Art et d'Histoire de Genève ; ou des canapés en cuir vachette pleine fleur parés d'or commandés par Philippe Starck, aujourd'hui exposés à la Crystal Room de Moscou. Régulièrement aussi, le chausseur John Lobb confie à Sylvie Deschamps de précieux chaussons sur lesquels, de ses

doigts de fée, elle inscrit le monogramme de leur heureux propriétaire. Son élève depuis 2010, Marlène Rouhaud, 29 ans, pouvait-elle espérer meilleur professeur ? Titulaire d'un CAP de broderie et d'un brevet des métiers d'art, elle se destine à marcher sur les traces de son maître. « *Devenir brodeuse d'or au XXI^e siècle peut paraître un peu anachronique*, reconnaît la jeune femme. *Mais j'éprouve un réel plaisir à travailler la fourrure, si riche, souple, luxueuse et tellement fragile.* »

Isabelle Emmerique (ici avec Marie, son élève) donne un coup de jeune à la tradition de la laque française, à travers ses créations résolument contemporaines.



PHOTOS OLIVIER BOUX

Isabelle Emmerique et Marie de la Roussière La laque, hors du temps

En matière de laque, rien n'est immédiat : il faut appliquer sur le bois jusqu'à 12 couches d'apprêt au blanc de Meudon, de peinture à base de pigments en poudre et de vernis polis à la main qui donneront cette merveilleuse densité à la matière ; et laisser le temps à chaque application de sécher, parfois durant plusieurs mois ! « *Rien n'est donné tout de suite*, explique Isabelle Emmerique, qui fait l'éloge de la lenteur. *Dans ce monde où tout va si vite, je vends du temps. C'est cela qui fait du bien à mes clients.* » Sa passion, Isabelle Emmerique a choisi de la transmettre à Marie de la Roussière, son

élève. Sa formation achevée, celle-ci vient tout juste de quitter l'atelier pour réaliser sa première commande en solo : un claustra constitué de panneaux de 2,5 m de haut. « *Je n'ai fait que cela pendant cinq mois* », confie Marie, qui a maintenant son propre atelier, à Montreuil. Le client l'a choisie elle, et non Isabelle Emmerique, mais c'est justement l'une des fiertés de cette dernière : « *Je n'ai qu'un souhait, c'est que Marie me dépasse ! J'aurai alors accompli ma mission.* » Entre les deux femmes, le lien reste extrêmement fort, après quatre ans à partager la même passion, le même goût pour la création, le même désir de renouveler la pratique de la laque européenne, inspirée des pratiques chinoises, mais dont le chef de file Jean Dunand a su initier un style français à l'époque Art déco.

